

**SPLENDEURS ET MYS(T)ÈRES  
DE LA TRADUCTION COLLABORATIVE :  
AUTOUR DE *TRADUIRE À PLUSIEURS*  
(Enrico Monti et Peter Schnyder, dir., 2018)**

**Daniela HĂISAN<sup>1</sup>**

**Résumé :** L'article cartographie l'évolution de la recherche sur la pluralité traductive entre 2013-2018, tout en soulignant les avantages et les défaillances inhérentes de la traduction collaborative, avec un accent sur *Traduire à plusieurs* (volume codirigé par Enrico Monti et Peter Schnyder, paru cette année), qui fait le point sur le sujet et met en évidence à la fois le caractère inépuisable d'une telle démarche. Ce traité monumental continue le processus de démythification progressive de la collaboration en traduction démarré par les études antérieures et se penche, tout en analysant dans les moindres détails telle ou telle situation donnée, sur une nouvelle éthique « en l'herbe » de la traduction, du traducteur.

**Mots-clés :** pluralité, traduction, éthique, coopération, équipe, polyphonie.

**Abstract :** The present paper maps the dynamics of the research on plurality in translation between 2013-2018 while emphasizing the inherent advantages and shortcomings of collaborative translation, based primarily on an analysis of *Traduire à plusieurs* (a volume recently published, with Enrico Monti and Peter Schnyder as coeditors), which brings a necessary update on the subject while also highlighting its inexhaustibility. This monumental treatise continues the process of gradual demystification of collaborative translation launched by the previous studies but it also reflects upon a new translation / translator's ethics, starting from various case studies.

**Keywords :** plurality, translation, ethics, cooperation, team, polyphony.

L'histoire récente de la traductologie, si profondément marquée par une prolifération et une expansion sans précédent de la recherche, semble se construire, en dépit d'une apparence chaotique, selon les lignes directrices, bien qu'inéluçtables, d'un ordre universel sous-jacent. La dynamique de ses centres d'intérêt est à tout moment sujet à une sorte de récurrence, de cyclicité qui, en fonction de l'un ou l'autre courant de pensée, s'appelle *supermème* (Chesterman, 2000), ou *U-turn* [demi-tour] (Snell-Hornby, 2006), ou bien le « besoin de réinventer la roue » (Lefevere, 1993). C'est ce qui explique, au moins en partie, la sortie de l'ombre d'une thématique moins explorée de façon systématique jusqu'il y a peu, à savoir la traduction en collaboration.

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, daniella.haisan@gmail.com.

Plutôt pratiquée que théorisée au cours du temps, cette forme tout à fait particulière de traduction est de plus en plus mise sous la loupe des spécialistes, surtout dans le munificent contexte pluridisciplinaire de la socio-traductologie. Plusieurs ouvrages ont ouvert la voie à l'analyse de la pluralité en traduction. Parmi les jalons, on doit citer la parution, en 2013, du volume *Collaborative Translation and Multi-Version Texts in Early Modern Europe* (Ashgate, Farnham & Burlington). L'auteure, Belén Bistué, s'intéresse notamment au besoin d'une pratique collective de la traduction dans le cas des textes multilingues et du manque d'un cadre théorique qui pourrait assurer la cohérence des traductions multilingues en tant qu'objets d'étude. Son corpus se limitant aux traductions réalisées entre le 15<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècles, les conclusions avancées prennent en compte la traductosophie valide durant la période concernée. Cette étude, qui vise une époque et un type de texte donnés, est suivie d'autres, souvent de taille plus restreinte, qui traitent de tel ou tel aspect de la traduction en équipe. Voir, en ce sens, un article de Marie-Anne de Béru, « Traduire en équipe : Ken Follett » (*Translittérature* n° 51 / 2017), qui souligne, à partir du cas proposé, la nécessité de se munir, en tant que co-traducteurs, d'une « bonne dose de confiance et d'abnégation, une définition claire des rôles et, comme dans tout projet d'équipe, un *leadership* bien défini et accepté » (p. 60). C'est ici qu'on trouve, dans un adage de Dominique Haas (« À deux, on est intelligent comme trois. »), la quintessence du travail en groupe (après tout, la sagesse populaire nous enseigne que plusieurs têtes valent mieux qu'une).

C'est toujours en 2017 qu'on salue une autre monographie, chez John Benjamins, qui s'occupe d'un volet en plein essor du travail collaboratif, à savoir les traductions faites en ligne (*Crowdsourcing and Online Collaborative Translations*). Miguel A. Jiménez-Crespo, qui signe ce volume d'une densité et d'acribie absolument remarquables, synthétise, à partir du sous-titre (*Expanding the Limits of Translation Studies*), la portée sans pareille d'un segment (si longtemps vu comme marginal) sur l'ensemble (toujours plus vaste) de la traductologie.

La même année (2017), une collaboration éditoriale (Anthony Cordingley et Céline Frigau-Manning) aboutit à une réussie mise à jour de la recherche sur la traduction en collaboration : *Collaborative Translation : From the Renaissance to the Digital Age* (Bloomsbury Academic), qui, cette fois-ci, offre une image globale du phénomène, tant en diachronie qu'en synchronie. Le livre débat des aspects-clés du domaine envisagé, en commençant par le nom-même et son instabilité sémantique qui finit par engendrer toute une série de (quasi-)synonymes qui sont analysés tour à tour (*i.e.* traduction *collaborative* / *communautaire* / *participative* / *coopérative* / *volontaire* / *crowdsourcing* etc.). Le statut du traducteur est aussi rediscuté, à la lumière de ce nouveau paradigme qui remplace la stabilité du médiateur par la flexibilité d'un réseau dynamique : est-ce l'autorité (symbolique, sémantique, légale, financière) du traducteur en danger d'être

encore plus affaiblie par la pluralité que suppose toute collaboration ? Est-ce la traduction collaborative une force mobilisatrice, un catalyseur, ou, au contraire, une source de division ? (Cordingley & Frigau-Manning, 2017: 4) Ces questions et beaucoup d'autres trouvent leur réponse dans ce volume qui cherche à anéantir les éventuelles connotations négatives de « collaboration » tout en insistant sur la transparence, la circulation de données, l'aplatissement de la pyramide hiérarchique, la démocratie – comme vecteurs de toute coentreprise.

La structure tripartite de cet ouvrage renforce l'impression d'équilibre (qui se dégage de chacune des contributions d'ailleurs), tout en centrant la discussion apparemment sur les agents impliqués dans le processus de traduction, et moins sur les types de traduction collaborative : *Reconceptualizing the Translator* [Redéfinir le traducteur], *Collaborating with the Author* [Collaborations avec l'auteur] et *Environments of Collaboration* [Environnements de collaboration]. Néanmoins, l'étude introductive et la plupart des chapitres soulignent par dessus tout le potentiel réel de la traduction collaborative en tant que concept, en tant que poétique qui dépasse l'épistémologie individuelle. On remarque aussi le fait que le discours scientifique est ponctué de véritables maximes, de mots-valises : voir, en ce sens, *closelaboration*, qui parle d'un partenariat étroit traducteur-auteur (terme employé par Patrick Hersant, *op. cit.*, p. 95) ou l'antimétabole *translating is singularly plural and plurally singular* [traduire est une chose singulièrement plurielle et pluriellement singulière], qui paraphrase une notion ontologique de Jean-Luc Nancy (2000 : 28, cité par Cordingley & Frigau-Manning, 2017: 22) : « Being is singularly plural and plurally singular. » La métaphoricité du langage dessert la dialectique de la fusion derrière le travail collectif et l'un des objectifs principaux du livre (*i.e.* l'élucidation des dimensions stylistiques, rhétoriques, techniques, textuelles, matérielles du traduire omises auparavant par l'approche classique, qui met l'accent sur une démarche traductive en solitaire).

Quels (autres) aspects pourrait, donc, faire ressortir un livre sur la traduction collaborative paru moins d'un an après une telle riche moisson d'ouvrages qui semblent avoir presque tout dit ? Dans un premier temps, il pourrait mettre en évidence le caractère inépuisable d'une telle démarche, et puis il pourrait, sous un angle différent, continuer le processus de démystification progressive démarré par les études antérieures. C'est ce que le volume bilingue *Traduire à plusieurs / Collaborative Translation*, paru cette année, réussit à faire, et bien plus encore.

On parle ici d'un tome monumental à plus d'un titre : dimension (480 pages denses en format moyen) ; diversité (34 contributions allant de la traduction littéraire vers les nouvelles technologies ; plusieurs espaces envisagées, allant des pays de l'Europe et bien au-delà de l'Europe) ; capacité hors pair de faire fusionner la synchronie et la diachronie, l'analyse et la synthèse, le marginal et le traditionnel. Issu chez Orizons Universités d'un

colloque organisé par l'Institut de Recherche en langue et littératures européennes à l'Université de Haute-Alsace, Mulhouse, du 4 au 6 décembre 2013, *Traduire à plusieurs* éblouit le lecteur dès le début par l'aspect typographique et éditorial absolument impeccables. Les contributions réunies (quatre en anglais et le reste en français) couvrent, en fait, la même période de « gestation » que les autres études présentées au préalable (à savoir 2013-2018 qui, dans ce cas-ci, représente le chemin parcouru depuis la conférence jusqu'à la publication).

De nouveau, un ample ouvrage traitant de la traduction collaborative est le fruit d'une collaboration éditoriale : Enrico Monti et Peter Schnyder, qui ont coordonné en 2011 un autre volume-repère chez Orizons Universités (*Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*), ne se démentent pas en tant que co-éditeurs de cet instantané de l'état actuel dans la recherche traductologique. À la différence des volumes collectifs antérieurs sur ce thème, *Traduire à plusieurs* organise sa table des matières selon le critère du genre des œuvres à traduire, sans pour autant négliger les ressorts sociologiques de la traduction collaborative. Dès l'Avant-Propos, l'ouvrage se recommande par l'intention de « faire le point – fût-il provisoire – sur l'épineux problème des traductions à plusieurs » (Monti & Schnyder, 2018 : 7), comblant ainsi une véritable lacune dans une thématique d'une grande actualité.

Par la vue d'ensemble qu'elle offre, l'*Introduction* (signée par Enrico Monti) pourrait être en soi une étude autonome qui rend compte de l'histoire et des complexités de la traduction à plusieurs. Intitulée *Traduire, une démarche plurielle*, elle n'hésite pas à relever les points névralgiques de la traduction (vue dès le début comme activité éminemment plurielle), parmi lesquelles la question d'un *leadership* capable d'assurer le bon déroulement de la collaboration, le souci de qualité, le souci de rapidité (« traduire à plusieurs n'est pas automatiquement gage de qualité, ni de rapidité. », p. 14). La pluralité s'accompagne souvent d'une pluralité de désagréments. C'est ici aussi que le lecteur devient conscient de la diversité de formes de collaborer en traduction : à partir de la première collaboration possible (le binôme traducteur-auteur) jusqu'aux duos de traducteurs (des véritables « tandems » linguistiques), aux coopérations entre les traducteurs et les réviseurs etc. Vue dans son évolution historique, la traduction collective a eu des hauts et des bas (tantôt la norme, dans les grands centres de traduction du Moyen Âge, tantôt laissée de côté, à la Renaissance, au détriment de la rhétorique du traducteur unique). Toutefois, malgré le risque inévitable d'échec, on insiste sur le fait que « le tout peut effectivement s'avérer supérieur à la somme des parties. » (p. 16)

Une fois les « seuils » (*Avant-Propos, Introduction*) dépassés, la contribution de Jean-René Ladmiral (*La traduction au pluriel*) lance effectivement le débat sur l'incontournable pluralité traductive. Dans son ample étude, Ladmiral nous offre une cartographie raisonnée des pluralités possibles dans l'activité de

traduire. Son inventaire va premièrement « en amont du traducteur », au niveau du texte source, où il trouve toute une série d'agents (l'auteur, le texte, le commanditaire, le traducteur, le réviseur) mais aussi de pièges (*e.g.* l'établissement du texte original – un problème philologique qui se pose pour les manuscrits très dégradés). Pour ce qui est de la traduction à deux, Ladmiral y voit plusieurs cas de figure : des *binômes* (deux personnes ayant des compétences différentes et complémentaires), des *tandems* (la collaboration de deux traducteurs, l'un natif de la langue source et l'autre de la langue cible) et des *duos* (réunissant deux traducteurs pour des raisons d'affinité psychosociale, « sans qu'il y ait un clivage net de compétences entre les deux partenaires, mais plutôt la complémentarité d'un soutien réciproque », pp. 24-25). Les différents types de collaboration sont ensuite analysés selon qu'ils ont lieu en synchronie (« à quatre mains ») ou en diachronie (« à double détente » et « en deux temps »). La terminologie de ce sous-domaine de la socio-traductologie est encore plus revigorée à travers les différences subtiles que Ladmiral attache à la *traduction en groupe* (l'archétype de la traduction à plusieurs, où la tâche est prise en charge par une équipe de traducteurs qui travaillent ensemble) et la *traduction de groupe*. Enfin, le chapitre traite de la dimension pédagogique de la traduction en groupe, illustrée par quelques exemples de production collaborative de la traduction par des étudiants – voilà une autre lacune dans la recherche traductologique comblée ! D'ailleurs, Ladmiral voit dans la traduction en classe « une véritable traduction à plusieurs » (p. 34) dont les avantages (*e.g.* apporter un renforcement de l'apprentissage) sont indéniables.

La deuxième étude qui préface le corps proprement dit du livre (et qui parle de la traduction, comme celle de Ladmiral, en termes généraux) appartient à Yves Gambier (*Un futur partiellement codé dans le passé : la traduction collaborative*). Cette fois-ci le thème du travail en équipe est abordé du point de vue du poids de la matérialité des supports dans la production, la circulation et la diffusion des traductions et, en fait, Yves Gambier trouve ici le bon endroit où militer pour une histoire des médias ou supports des traductions. Le texte contient des analogies particulièrement intéressantes entre l'arsenal du passé et les gadgets d'aujourd'hui : on évoque ainsi le rouleau (dont l'étalage peut rappeler le déroulement d'un document sur un ordinateur ou une tablette tactile) ou le codex médiéval (qui se rapproche du *iPad* avec l'omniprésence de l'image), qui sont censées démontrer que la traduction a toujours été marquée par son environnement technique. Une classification des types de traduction est ensuite proposée, qui rend compte des utilisateurs tout comme du support de la traduction employé. Les cinq types identifiés (*i.e.* la traduction automatique, la traduction amateur – avec ses branches : la traduction des fans et la traduction collaborative / collective –, la traduction coopérative – effectuée par des professionnels sur un même document –, puis la traduction de professionnels avec logiciels libres et enfin la traduction bénévole par réseau) reposent sur la

technologie comme facteur de différenciation (pour les deux premiers types la technologie étant parmi les seuls éléments partagés). Témoinant de l'envergure de l'approche, cette étude puise dans le passé sans oublier de préfigurer des directions futures en traductologie – favorables à la traduction et au traducteur en général, et moins favorables au traducteur littéraire :

Les outils électroniques ne supprimeraient donc pas le traducteur qualifié. Une nouvelle hiérarchie des traducteurs s'imposerait, mais en haut ne se trouverait peut-être plus le traducteur littéraire comme cela a été le cas des décennies durant. Ce qui finalement troublerait aujourd'hui le milieu des traducteurs, ce ne serait pas tant l'introduction de plus en plus forte de l'automatisation que la perte de prestige de la littérature, longtemps valeur de référence de nos cultures lettrées et véhicule des mythes comme celui du génie de l'écrivain, de la créativité. (p. 53)

Toutefois, quoi qu'il arrive, pour l'instant, c'est la traduction littéraire qui occupe deux bon tiers du livre *Traduire à plusieurs*. Une première contribution à cet égard porte sur la Bible – un type de texte où la collaboration traductive est par défaut. *Traduction et pouvoir en Hollande, la Bible des États (1637)* (Spiros Macris) parle d'un système assez efficace pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, qui visait à assurer l'unité du style :

Le traducteur A rédige une première version avec des alternatives et les commentaires en marge, puis le transmet au traducteur B. Celui-ci évalue le travail, le commente et ajoute éventuellement corrections ou alternatives, et transmet le document au traducteur C, qui procède de même. Le texte revient ensuite au traducteur A qui fait une synthèse de l'ensemble et rédige des notes servant à tous les traducteurs. [...] Cette première version est ensuite imprimée et les placards sont distribués aux relecteurs et aux traducteurs. Les traducteurs [...] ainsi que les relecteurs se réunissent pour fixer des règles générales concernant la langue : prononciation, orthographe, grammaire etc. Ces réflexions sont publiées à usage interne pour assurer la cohérence du texte et proposer une norme. (pp. 69-70)

Pour ce qui est de la poésie et du théâtre, les six contributions sélectionnées dévoilent des aspects inouïs de la traduction collaborative. Peter Schnyder s'attache à la correspondance échangée par Giuseppe Ungaretti et Philippe Jaccottet, qui s'étend de 1946 à 1970 et qui représente un véritable modèle de traduction participative échelonnée sur le long terme. Intitulée *Vers une Babel heureuse : Philippe Jaccottet traducteur de Giuseppe Ungaretti* (un intertexte censé rendre hommage à l'ouvrage d'Arno Renken – *Babel heureuse. Pour lire la*

*traduction*, 2006), cette étude fait aussi révérence à la grande souplesse du traducteur, toujours disposé à retravailler telle ou telle partie du texte si l'auteur n'est pas satisfait.

Marta Pawłowska et Norbert Nowak (*Traduire à plusieurs et à distance : quelques remarques sur la traduction collective*) partagent une expérience collaborative des membres de l'Institut de Philologie romane de l'Université Jagellonne de Cracovie et du département de Traduction et d'Interprétariat de l'Université de Grenade qui ont traduit sept poète grenadins en polonais (2008-2009) et dix poètes cracoviens en espagnol (2009-2010). Dans ce cas de figure, les deux équipes ont travaillé seules pendant l'année académique avant de se rencontrer, comparer, et finalement négocier la version commune de chaque poème.

Deux contributeurs insistent sur le côté combatif, compétitif de toute collaboration : il s'agit premièrement de Marilina Gianico (« *L'ira, o Dea, canta* ». *L'édition de 1807 de l'Esperimento di traduzione della Iliade di Omero de Ugo Foscolo entre collaboration et débat théorique*), qui présente le conflit sous-jacent comme un moteur du succès :

Dans son sens le plus large, le mot de *collaboration* n'est pas exempt d'une certaine veine de débat théorique et de conflictualité. Pour que plusieurs puissent produire une unité, une phase préalable de négociation et d'échange, voire de conflit, est nécessaire. (p. 104)

L'autre contribution, en échange, de Maxime Leroy (*De la collaboration à l'hostilité : Dr. Bowring et Mr. Borrow*), dénonce le conflit en tant que raison de l'échec d'une traduction collaborative (à savoir la traduction de poèmes danois et scandinaves par John Bowring et George Borrow entre 1829 et 1854 – un quart de siècle de « collaboration stérile autour d'un projet mort-né, ressuscité, enterré de nouveau... », p. 119). Parmi les épreuves de la collaboration en traduction (qui peuvent aisément conduire à la débâcle), on compte : l'absence de protocole méthodologique, une mauvaise appréciation du public-cible, la faute d'entente sur la nature du projet et, finalement, des priorités différentes (l'activité de traduction n'ayant pas exactement la même valeur sociale pour tous les membres d'une équipe donnée).

Les deux dernières études placées avant la section sur la prose mettent en doute les approches collaboratives dans le cas des livrets d'opéra (*Traduction et livrets d'opéra : collaboration au carré ou double sujétion ?* ; auteure : Véronique Béghain), respectivement de la visée didactique dans une expérience de traduction de trois actes en vers réguliers – des alexandrins (*Une traduction mimétique plurielle : Cyrano de Bergerac, La Mort d'Agrippine*). L'auteur de cette

dernière, Fabio Regattin, est en fait catégorique à l'égard de la méthode décrite<sup>2</sup> :

On pourrait même affirmer qu'il s'agit d'une mauvaise approche de la traduction plurielle, puisque le fait de choisir une solution différente pour toute nouvelle unité de traduction donnerait lieu à un texte composite et défectueux quant à uniformité stylistique. (p. 144)

Réunies sous l'étiquette générale *Romans et nouvelles*, huit contributions continuent la « dissection » de la traduction collaborative à l'aide d'autres études de cas. Elżbieta Skibińska nous parle de la traduction plurielle d'une œuvre plurielle (*Lettres européennes* en polonais) ; Tania Collani révèle une collaboration difficile entre traducteur et auteur (*Juliette Bertrand et René Novella, deux traducteurs et un collaborateur difficile : Malaparte*) ; Massimiliano Morini analyse plusieurs exemples historiques et contemporains de re-traductions qui sont soit des révisions subtiles soit une forme de conflit ouvert avec les traductions précédentes, procédé qu'il appelle *traduction plurielle couverte* (*Covert Plural Translation : The Re-Translation of Literary Classics*) ; Marzena Chrobak (*Traduire à deux – quelques cas de figure*) analyse un phénomène marginal, mais intéressant – à savoir la traduction littéraire en binôme mono-national ; Maria Gottardo et Monica Morzenti (*Four Hands to Translate China*) démont(r)ent les points forts de la traduction à quatre mains, reposant sur des traductions du chinois à l'italien.

Le titre (*Une traduction peut en cacher une autre, un traducteur peut en cacher plusieurs*) tout comme un des sous-titres (*Un livre qui en cache d'autres, une traduction qui en cache d'autres*) – qu'on peut qualifier d'aphoristiques – annoncent une approche tout à fait particulière et, en effet, cette étude signée par Muguraș Constantinescu s'avère captivante du début à la fin. Explorant une forme spéciale de collaboration asynchrone, elle contribue de façon décisive au processus de démystification de la traduction collaborative. Il s'agit ici de divulguer la collaboration implicite (et souvent cachée) avec les traducteurs précédents d'un et même texte. Le fruit d'un dédoublement des plus bénéfiques (on a, d'une part, la perspective interne de traductrice à l'œuvre, et d'autre part, la perspective critique, détachée, du traductologue), cette étude repose sur l'expérience de traduction du roman *La Lectrice* de Raymond Jean. Très riche en citations intertextuelles, le texte original et la coutume éditoriale généralement

---

<sup>2</sup> Une traduction collaborative ayant lieu entre 2002 et 2005 au sein du doctorat en traductologie, l'Université de Bologne : dirigés par Ruggero Campagnoli, plusieurs étudiants ont travaillé à la traduction dans une première étape de façon autonome ; puis, lors de la rencontre collective, les doctorants ont proposé et choisi ensemble la version qu'ils considéraient comme meilleure et qui a été ensuite retravaillée.



acceptée exigent que le traducteur cherche les citations d'auteurs déjà traduits dans la langue cible. Voilà un cas atypique de *traduction collaborative non-mutuelle* qui, selon Muguraş Constantinescu, « complique la tâche du traducteur, pouvant également faire de lui un critique des traductions, un retraducteur, un traducteur-pionnier. » (p. 187) Si Anthony Pym (1998) parlait de *retraductions actives* et *retraductions passives* (selon la distance temporelle qui les sépare de la parution du texte original), cet article nous rappelle qu'on peut parler aussi de traducteurs actifs, d'une part, et de traducteurs passifs, dont les traductions déjà publiées et plus ou moins intégrées à une culture deviennent paradoxalement partie intégrante de l'original. L'auteure invoque en pareil cas la nécessité d'une stratégie mixte, réunissant traductions consacrées et retraductions fragmentaires.

Toujours centrée sur la multiplicité des voix en traduction, l'étude de Maria Papadima (*Une traduction polyphonique pour un roman polyphonique : Ciudades a la deriva de Stratis Tsirkas*) présente le projet de traduction d'une équipe de quatre traducteurs qui, pour faire face à un roman polyphonique, ont décidé de travailler ensemble, non pas en se partageant le nombre de pages, mais en s'attribuant les voix des principaux personnages. L'uniformité diégétique une fois rompue, l'équation auteur = traducteur une fois brisée, le souci de cohérence acquiert un nouveau sens et une nouvelle valeur :

Une question se pose d'emblée. Si, dans le texte de départ, la coordination de tous ces personnages et de ces voix était assumée par l'auteur, qui assure ce rôle dans le texte d'arrivée, qui est chargé d'unifier ce langage expressément éclaté ? Chercher un consensus sur les points controversés serait-il envisageable ou engendrerait-il le risque de solutions acceptées par tous, détruisant donc toute notion d'individualité ? Le risque de toute traduction collective est bien celui-ci. (pp. 235-236)

Vers la fin du chapitre sur la prose, Martine Hennard Dutheil de la Rochère s'occupe d'un autre cas intéressant de collaboration, sur un corpus tout aussi intéressant : les contes de fées (*The Workshop of Collective Creation : Fairy Tales in Translation*). Elle part de l'hypothèse que le conte, qui est déjà le résultat d'une création collective, illustre le mieux le rôle de traducteurs engagés dans différents types de collaboration et démarches créatives. Le point de départ de cette démarche est la première traduction anglaise des contes de Perrault dans *Histoires or Tales of Past Times* (1729), reprise et adaptée dans *The Blue Fairy Book* (1899) et, après avoir déterré des versions piratées des contes perraldiens en anglais, l'auteure avance vers les retraductions dans une veine féministe et ensuite réécritures par Angela Carter, leur transposition radiophonique pour le BBC, et enfin leur adaptation cinématographique avec

Neil Jordan dans *The Company of Wolves* (1984). Le conte, un texte palimpseste par excellence, ses auteurs et ses traducteurs, parfois imbriqués, parfois cachés, sont autant de questions que cet axe de recherche (proposé par le volume dont on parle) est tenu de prendre en compte.

*Traduction et révision*, composé de trois études (*Rédacteur d'une maison d'édition : un métier suspect* – auteur : Jerzy Brzozowski ; *Traduction et révision : un travail collaboratif ?* – auteure : Patrícia C. Ramos Reuillard ; *Collaborative Revision in Editorial / Literary Translation : Some Thoughts, Facts and Recommendations* – auteure : Giovanna Scocchera), parlent d'un autre type de collaboration, absconse d'habitude, celle entre traducteurs et réviseurs. Les trois contributions analysent, tour à tour, le conflit latent du marché de la traduction, l'écart entre traducteur et réviseur sur les méthodes, les instruments et les approches du travail, ainsi que le besoin d'un métalangage de la révision.

Après presque 300 pages, la traduction littéraire (et, au tout début, la traduction (en) général(e)) fait place à la traduction spécialisée. C'est dans cette partie du livre que Mathilde Fontanet nous raconte l'histoire d'un projet audacieux (*Traduire à douze un ouvrage sur la physique des particules*). Le point de départ y est un livre de vulgarisation scientifique (Gian Giudice, *A Zeptospace Odyssey : A Journey into the Physics of the LHC*, Oxford University Press, 2010) traduit par onze étudiants en première année de maîtrise en traduction. Afin de donner un aperçu des apports de la traduction collaborative dans le cadre de la formation universitaire, l'auteure repose également sur le *Guide pratique du travail collaboratif : théories, méthodes et outils au service de la collaboration*, publié par Alexandre Piquet en 2008, qui fait une distinction nette entre le *travail coopératif* (dont les rapports sont très souvent de nature verticale parce qu'il s'agit, selon Piquet, d'un travail de groupe hiérarchiquement organisé) et le *travail collaboratif* (dont les rapports sont le plus souvent de nature horizontale, sans une répartition *a priori* des rôles).

L'article signé par Anna Kuźnik (*Expérience d'un travail coopératif institutionnel avec les acteurs économiques du marché à l'Université de Wrocław*) souligne quelques aspects organisationnels et formels (*i.e.* juridiques et financiers) d'un projet pilote de traduction du polonais vers l'espagnol de deux textes spécialisés (domaine du tourisme) pendant l'année académique 2011-2012. Mikaël Meunier (*Le travail d'équipe, une « exception ordinaire » pour les traducteurs de la Commission européenne*) et Mirosław Karykowski (*L'individuel vis-à-vis du collectif dans certains contextes de la traduction juridique*) nous montrent qu'en dépit d'être un mode de travail plutôt occasionnel, le travail d'équipe est devenu courant pour les traducteurs de la Commission européenne, constamment confrontés au multilinguisme. Anna Sarapuk, pour sa part, cartographie les étapes de la formation du traducteur professionnel, qu'il soit salarié ou indépendant, qu'il soit assisté par un ou plusieurs acteurs à chacune de ces étapes (*Le processus de traduction dans les structures publiques et privées : traducteur salarié, traducteur*

*indépendant*). En tant qu'interlude qui assure la transition fluide vers la partie qui traite des nouvelles technologies, l'étude signée par Elena Gavrilova (*Régionalisation collaborative d'un système d'exploitation : double réécriture*) apporte une nécessaire infusion « technologique » : elle parle de la régionalisation (plus précisément, de la création d'une version de logiciel effectuée par une équipe mixte de traducteurs et de techniciens) ; l'étude de cas s'appuie sur une telle version créée chez Calculate Linux – un système d'exploitation libre développé à Saint-Petersbourg depuis 2005).

*Crowd and cloud : ce que le numérique change à la traduction* (Claire Larsonneur) ouvre le chapitre *Vers de nouvelles technologies* avec une mise en garde : les technologies émergentes bousculent les repères traditionnels comme les notions d'auteur et de texte, l'activité du traducteur étant modifiée en profondeur par « ce deuxième tournant numérique » (p. 375). En outre, l'apparition de nouvelles pratiques ou techniques va de pair avec un foisonnement lexical (la terminologie censée qualifier ces nouvelles réalités n'étant pas encore stabilisée). La notion d'auteur (née à la période romantique et définie à partir de la Convention de Berne sur le droit d'auteur en 1886) ne couvre plus l'évolution récente des médias : l'auctorialité et la textualité, étant le fruit de collaborations, évoluent sous le signe d'une inévitable pluralité.

Vasilica Le Floch (*La traduction communautaire : expertise et autorité à l'ère des cultures numériques*) aborde des questions d'éthique, d'expertise et d'autorité dans le cadre de la traduction communautaire inspirées de Global Voices (Project Lingua), TED (Technology, Entertainment, Design), Open Translation Project et Adobe® Translation Center – trois plateformes de traduction communautaires.

La subjectivité du « cybertraducteur » est explorée par Arnaud Regnauld et Stéphane Vanderhaeghe dans leur contribution qui théorise leur pratique de traduction collective de l'hypertexte de fiction *afternoon, a story* de Michael Joyce (*Vers une hypertraduction ?*), tandis que les deux derniers articles de cette partie traitent des sous-titres (les deux vers le polonais). D'une part, Malgorzata Tryuk (*Le fansub et le fansubber dans la réalité polonaise*) examine minutieusement les caractéristiques du *fansubbing* (i.e. les innovations formelles, la méthode collaborative, l'exotisation, l'expertise) et l'activité (techniquement illégale) des *fansubbers* (créer des sous-titres – d'habitude orientés vers la source – pour des vidéos dont ils ne disposent pas des droits de l'auteur). D'autre part, Agata Rebkowska (*Sous-titrage collaboratif en ligne : une double menace ? Traductions polonaises de Intouchables*) part de l'hypothèse que le sous-titrage collaboratif fait par des amateurs pourrait devenir, avec le temps, un danger pour la traduction audiovisuelle traditionnelle.

Afin de faire contrepoids aux multiples seuils qui le préfacent, le volume (*Traduire à plusieurs*) inclut également une rubrique intitulée *Pour conclure*. Mais cette contribution placée à la fin (Maryla Laurent – *La traduction plurielle, un souci*

*inévitabile de la réflexion philosophique européenne*) fait plus que simplement résumer ou conclure les sujets traités tout au long du livre ; elle parle aussi de la traduction des œuvres philosophiques et de la relation (fondée sur une double exigence (celle de la précision dans la langue source et de l'adéquation précise dans la langue d'arrivée) qu'entretient la philosophie avec la traduction.

Notre propre conclusion, après avoir lu et vu *Traduire à plusieurs* dans le contexte plus large de la recherche faite sur le même sujet à partir de 2013, est que ce véritable traité sur la traduction collaborative s'est penché, tout en analysant dans les moindres détails telle ou telle situation donnée, sur une nouvelle éthique « en l'herbe » de la traduction, du traducteur. Après tout, l'appartenance à une équipe (avec ses avantages et ses difficultés, ses splendeurs et ses misères, ses lieux communs et ses mystères – systématiquement mis à nu à travers les chapitres) entraîne forcément une identification avec le groupe, et l'identification « n'est pas soumission, dévalorisation, démission, mais au contraire, elle est un moyen de satisfaction, d'acquisition de prestige, et par là valorisante. » (Mucchielli, 2016, s.p.)

### **Bibliographie :**

- Béru, Marie-Anne de (2017) : « Traduire en équipe : Ken Follett », in *Translittérature* n° 51, pp. 58-61
- Bistué, Belén (2013) : *Collaborative Translation and Multi-Version Texts in Early Modern Europe* Ashgate, Farnham & Burlington
- Chesterman, Andrew (2000) : « Memetics and translation strategies », in *Synapse* 5, pp. 1-17
- Cordingley, Anthony ; Frigau-Manning, Céline (2017) : « What is Collaborative Translation ? », in Cordingley, Anthony ; Frigau-Manning, Céline (eds.), *Collaborative Translation: From the Renaissance to the Digital Age*, Bloomsbury Academic, London, pp. 1-30
- Jiménez-Crespo, Miguel A. (2017) : *Crowdsourcing and Online Collaborative Translations. Expanding the Limits of Translation Studies*, John Benjamins, Amsterdam & Philadelphia
- Lefevre, André (1993) : « Discourses on Translation: Recent, Less Recent and to Come », in *Target* 5 (2), pp. 229-241
- Monti, Enrico ; Schnyder, Peter (dir.) (2018) : *Traduire à plusieurs / Collaborative Translation*, Orizons Universités
- Mucchielli, Roger 2016 [1975] : *Le travail en équipe. Clés pour une meilleure efficacité collective*, ESF Éditeur, Paris, 17<sup>e</sup> édition
- Pym, Anthony (1998) : *Method in Translation History*, St. Jerome, Manchester
- Pym, Anthony (2011) : « Translation Research Terms : A Tentative Glossary for Moments of Perplexity and Dispute », in Anthony Pym (ed.), *Translation Research Projects 3*, Intercultural Studies Group, Tarragona, pp. 75–110, disponible sur [http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp\\_3\\_2011/pym.pdf](http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp_3_2011/pym.pdf) (consulté le 31 Mars 2018)
- Snell-Hornby, Mary (2006) : *The Turns of Translation Studies. New Paradigms or Shifting Viewpoints ?*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphia